

TRACES³⁷ DE MÉMOIRE

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

UNE PUBLICATION TRIMESTRIELLE DE
L'ASBL MÉMOIRE D'AUSCHWITZ

JUIN - JUILLET - SEPTEMBRE 2020



75 ANS

ACTUALITÉ

Libérés des camps japonais.
Le témoignage de Lydia Chagoll
page 2

SAVIEZ-VOUS QUE...

... des Juifs ont été à nouveau
internés dans des camps juste
après la Seconde Guerre mondiale ?
page 7

AUSCHWITZ

Lieu de pèlerinage du
martyrologue polonais
page 9

NO COMMENT

Dr Strangelove
page 11

CHRONOLOGIE

Libérations dans le reste
du monde
page 12

APPROFONDISSEMENT

Nouvelles lignes démographiques
dans le monde
page 14

RÉFLEXION

Bombes atomiques américaines
sur le Japon
page 18

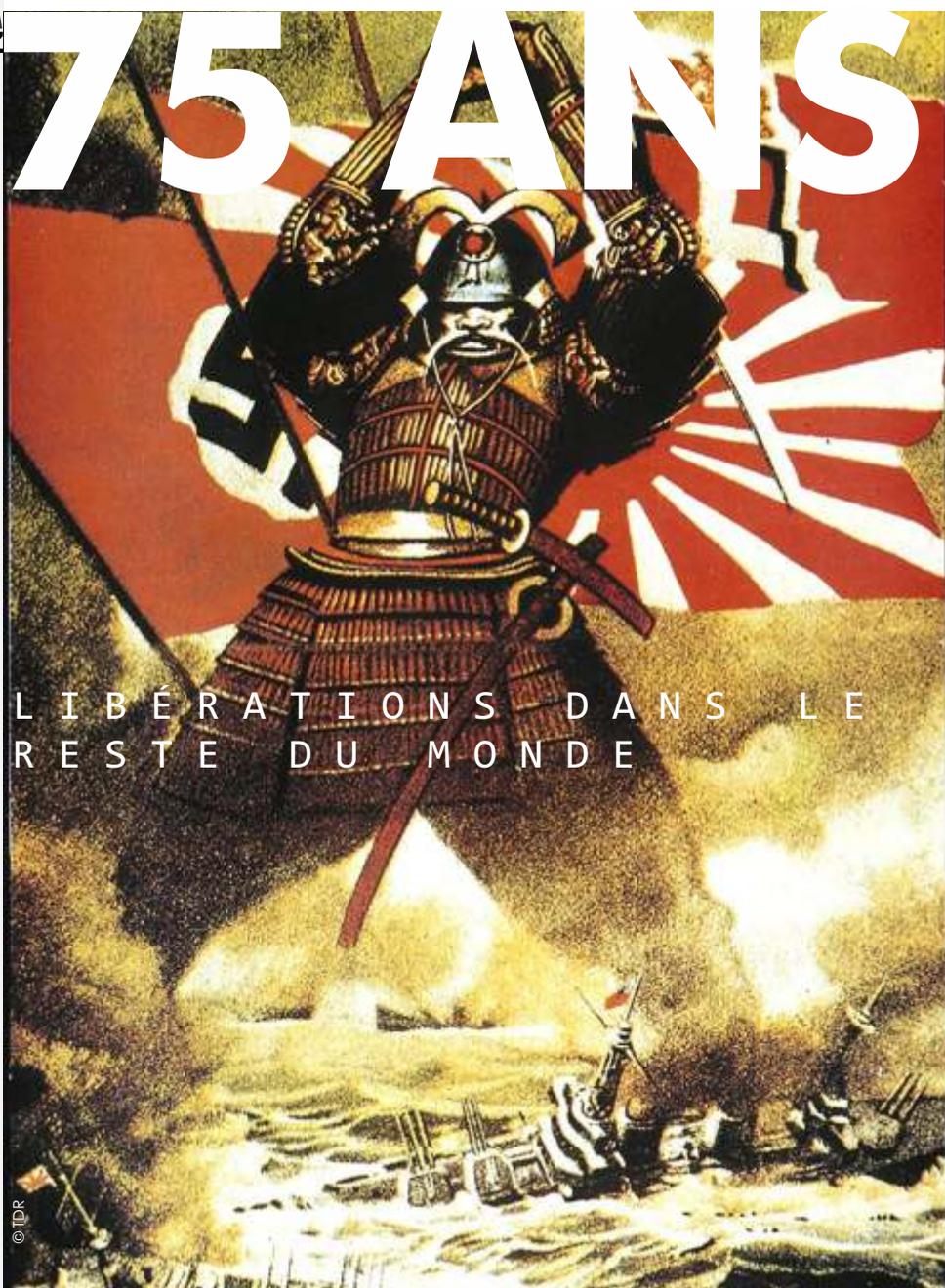
INTERROGATION

Nouvelles lignes géographiques
dans le monde
page 21
+ fiche pédagogique page 23

VARIA

page 24

LIBÉRATIONS DANS LE
RESTE DU MONDE



LIBÉRÉS DES CAMPS JAPONAIS

Le témoignage de Lydia Chagoll*

* Nous avons appris le décès de Lydia Chagoll le 23 juin 2020

Lydia Aldewereld voit le jour le 16 juin 1931 dans la ville néerlandaise de Voorburg. Quelques années plus tard, la famille déménage à Bruxelles. Lorsque les troupes allemandes envahissent la Belgique en 1940, elle prend la fuite avec sa famille. Commence alors un long périple qui l'emmènera en France, en Espagne, au Portugal, au Mozambique et en Afrique du Sud, pour se terminer dans les Indes néerlandaises, autrement dit l'actuelle Indonésie. De Bruxelles à Batavia (devenue aujourd'hui Jakarta), leur exode durera 547 jours. Le 22 février 1942, l'Empire du Japon attaque la colonie néerlandaise, qui sera dès lors occupée jusqu'en 1945. Lydia, sa sœur et sa mère sont internées dans cinq camps pour une période totale de 1 113 jours. Une fois de retour en Europe, elle entame une carrière de danseuse et se choisit un nom d'artiste. Désormais, elle vivra sous le nom de Lydia Chagoll.

À quel moment avez-vous été libérés des camps japonais ?

En fait, la guerre a pris fin le 15 août 1945, avec la capitulation du Japon, mais nous ne l'avons su que le 7 septembre. D'autres l'ont appris encore plus tard. Les Alliés s'intéressaient surtout aux Philippines et aux colonies anglaises et américaines. Puisqu'ils n'avaient pas spécialement besoin de pé-

trole, les Indes néerlandaises n'étaient pas vraiment une priorité. C'est alors qu'a commencé le *Bersiap*¹. Soekarno² a proclamé l'indépendance de la République d'Indonésie le 17 août 1945, et la situation a vite dégénéré. Nous ne pouvions plus sortir : quiconque mettait le pied dehors était exécuté. Nous étions confinés dans les camps. Les soldats japonais se sont montrés si dociles que MacArthur³ les a chargés de garder les camps, sous la surveillance des Américains. Nos ennemis étaient devenus nos gardiens ! Ce sont eux qui nous saluaient, et non plus l'inverse !

J'ai connu cette fille, Sonia, qui dormait dans la même baraque que moi au camp d'Adek. Elle avait encore sa mère et ses sept sœurs, mais elle ne supportait pas d'être enfermée. Elle est sortie du camp à plusieurs reprises... jusqu'au jour où elle n'est pas rentrée. Le lendemain, nous avons découvert son corps découpé en morceaux sur une planche ! C'était cela, le *Bersiap*. Quand Soekarno a proclamé l'indépendance de l'Indonésie, les Néerlandais ont subi de terribles représailles ! Nous étions véritablement en danger de mort. Nous sommes donc restées au camp, où nous étions gardées par des Japonais, bientôt remplacés par des Gurkhas et des sikhs. Nous ne pouvions toujours pas sortir, mais nous

recevions régulièrement la visite d'une dame que nous avons surnommée « *de onheilsvrouw* » – la porteuse de mauvaises nouvelles. Elle se tenait à l'entrée de la baraque et nous annonçait que le mari, le frère ou le père d'une telle était mort. Les premiers soldats néerlandais que nous avons vus sont arrivés le 19 octobre, mais ils ne sont pas restés bien longtemps. Ils devaient lutter contre le *Bersiap*. Cette guerre avec les Néerlandais a duré un certain temps. C'était horrible ! Des hommes ont été castrés, émasculés. Dans les deux camps. Nous avons alors commencé à recevoir des messages en provenance de Birmanie et de Thaïlande. Nous avons reçu un journal grâce auquel nous avons appris que notre père était toujours en vie. Il était devenu journaliste pour le seul journal néerlandais publié en Thaïlande, en Birmanie et aux Philippines – soit partout où il y avait des Néerlandais. Nous ne savions pas ce qu'il s'était passé en Europe. Nous ne savions rien. Nous ne savions même pas que la guerre y était terminée ! Comme il ne pouvait pas venir nous chercher, mon père s'est arrangé pour que ma mère, ma sœur et moi le rejoignons à Singapour par avion. C'était en octobre 1945.

Il y avait aussi un camp à Singapour – un camp sans gardiens baptisé « *Camp Wilhelmina* » où

Lydia Chagoll en 2014 à Oświęcim.
Elle était une des rescapées
à répondre, lors des séances plénières,
aux questions des participants au
voyage d'études annuel organisé par la
Fondation Auschwitz.

l'on pouvait dormir, boire et manger –, mais nous n'étions pas obligés d'y aller et nous avons pu nous installer dans une maison. Nous avons une chambre avec des matelas par terre. Pour le reste, nous devons nous débrouiller.

Et comment, en tant que jeune fille, avez-vous réagi à ces événements ? Cette libération ? Ce changement de vie ?

J'étais abasourdie par ce qu'il s'est passé entre le 15 août et le 19 octobre 1945. Toutes ces tueries... ça m'a vraiment affectée. À Singapour, j'ai enfin pu dormir. Sur un matelas posé à même le sol, mais j'ai pu dormir. Et si j'avais envie de dormir dix heures d'affilée, personne ne m'en empêchait. J'avais besoin de dormir et de manger. Mais j'étais réellement déçue par tout ce qui s'est passé pendant le *Bersiap*, ces événements m'ont rendue malade. J'ai commencé à aller mieux à Singapour, mais je ne parlais pas. Jamais. Quand on me posait une question, je ne répondais pas. Je m'étais complètement renfermée sur moi-même, alors qu'étant enfant, j'étais assez extravertie. Ce n'est que bien plus tard, après avoir rencontré Frans Buyens, que j'ai pu retrouver cette âme d'enfant que j'avais perdue en route. Mais je m'étais complètement renfermée sur moi-même.



© Fondation Auschwitz/Georges Boschloos

J'avais retrouvé mon père, mais je n'arrivais pas à m'ouvrir à lui. Je ne comprenais rien ! Je ne comprenais pas pourquoi il n'avait pas tout mis en œuvre pour que nous puissions rester au Portugal. Lui qui était journaliste, directeur d'un journal. Lui qui savait tout. Je ne saisisais vraiment pas. Et puis je me suis retrouvée aux Pays-Bas, chez ma grand-mère.

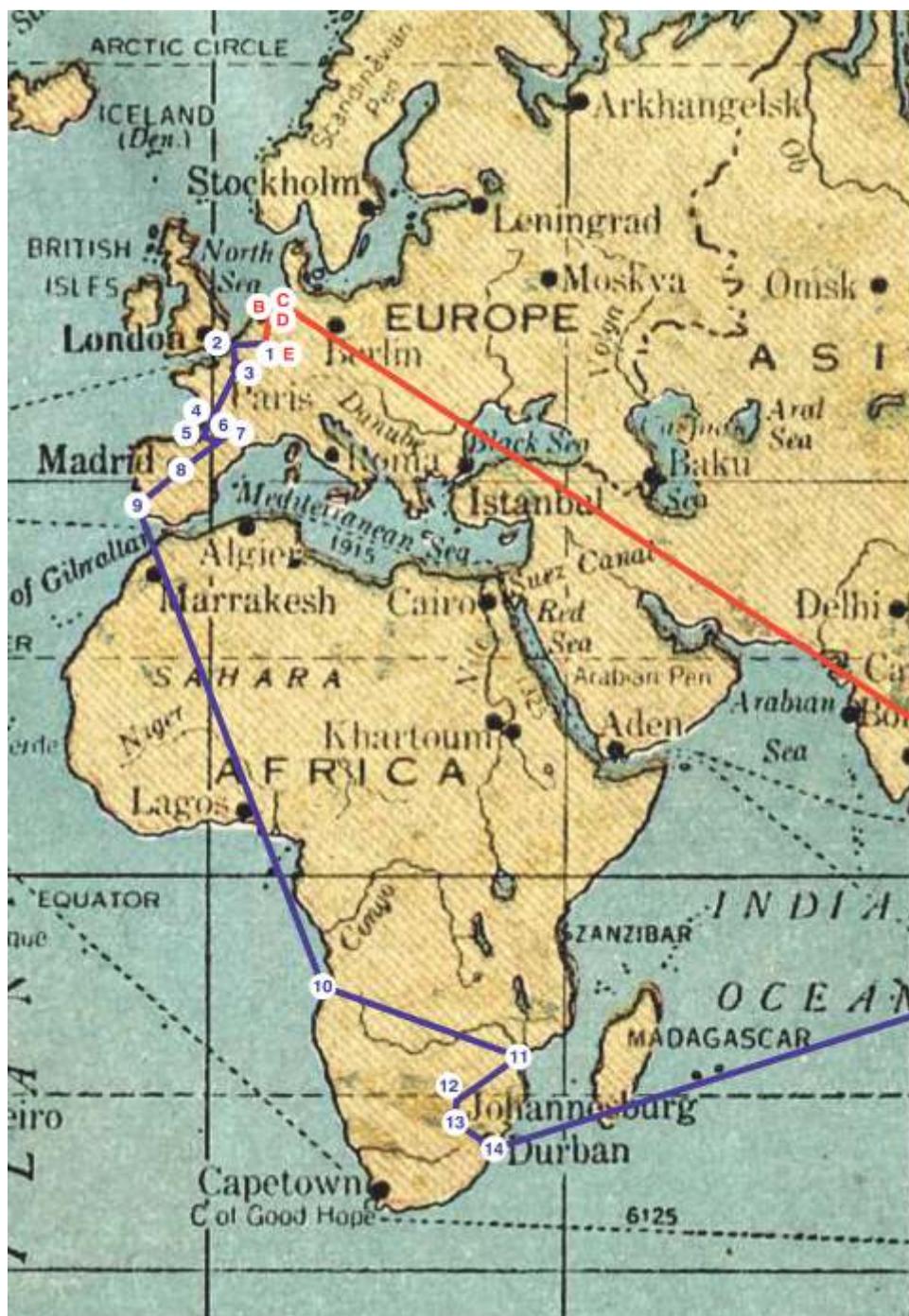
Vous êtes passée directement de Singapour aux Pays-Bas ?

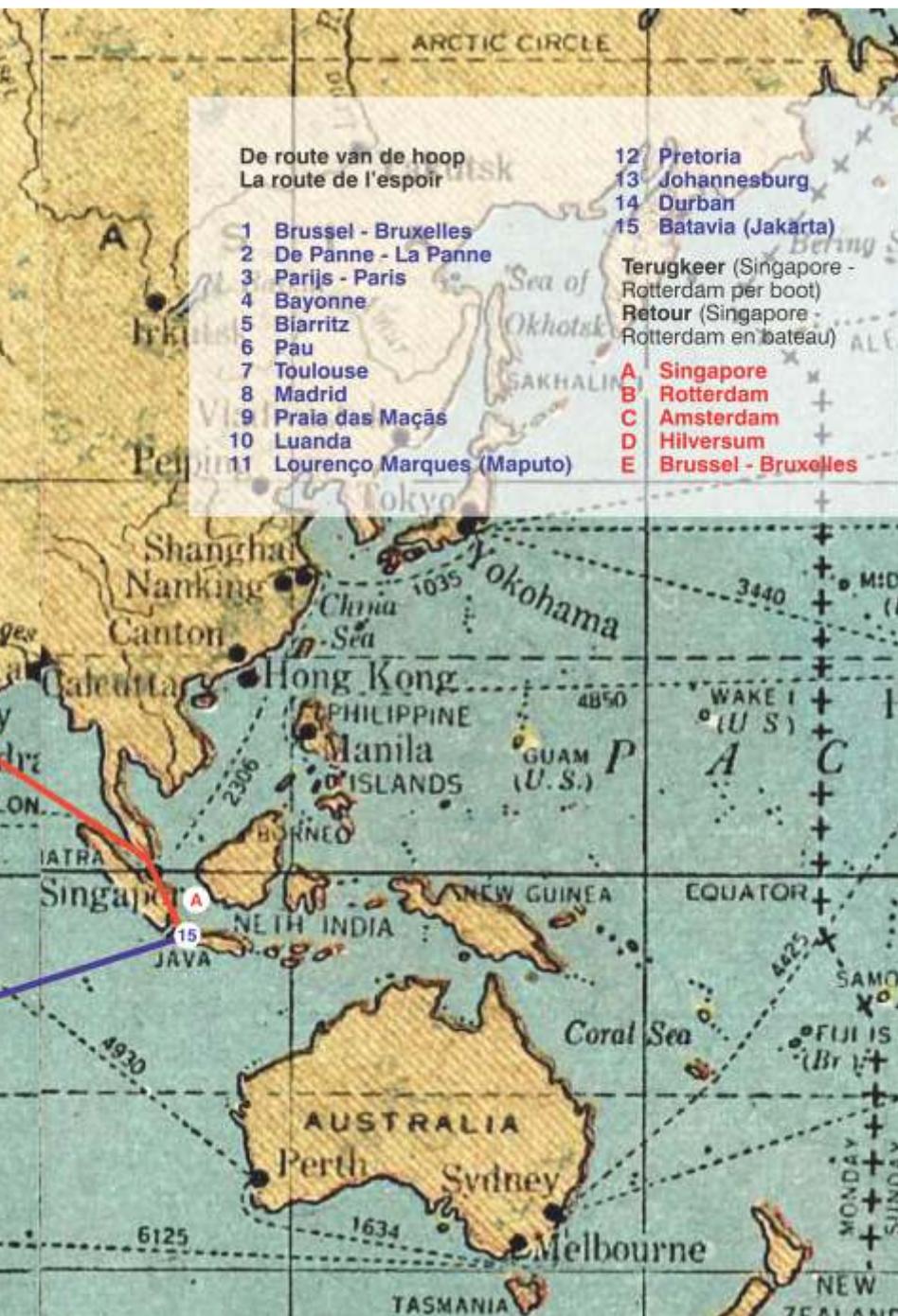
Oui. En avril 1946, Annie et moi avons embarqué sur le *Nieuw Amsterdam*, qui reliait directement Singapour et Rotterdam. À Singapour, nous vivions près du port, et je me souviens avoir dit à mon père : « Je suis une excellente nageuse. Je vais nager jusqu'à un bateau. Je veux partir

d'ici. Je veux apprendre. Voilà six ans que je n'apprends plus rien, je ne vais jamais rattraper mon retard.» J'étais inquiète. J'aimais beaucoup aller à l'école. J'adorais apprendre de nouvelles choses. J'ai essayé de continuer à apprendre dans les camps, mais à force d'avoir faim, on a la mémoire qui flanche, et on commence à oublier. Mon père a compris que j'étais capable de mettre ma menace à exécution et de quitter Singapour à la nage. Quelques jours plus tard, il a réservé une place pour ma sœur et moi, et nous avons toutes les deux quitté Singapour pour rallier Rotterdam. Nous nous sommes rendues à Amsterdam, chez cette fameuse tante qui était entre-temps sortie de la clandestinité. Elle avait un fils un an plus âgé que moi, un garçon de ferme qui vivait en Frise. Il avait survécu à la guerre, mais le reste de ma famille n'avait pas eu cette chance ! Cette nouvelle m'a tellement chamboulée que j'ai fini dans un sanatorium de Hilversum.

Vous avez déclaré que la captivité avait fait de vous une jeune fille introvertie. Comment vous en êtes-vous sortie ? Grâce à votre rencontre avec Frans Buyens ?

Tout à fait. J'étais devenue quelqu'un de triste et de renfermé. Quand on me demandait si j'avais connu les camps, je répondais d'un simple « Oui », et cela s'arrêtait là. La première fois que j'en ai vraiment parlé avec quelqu'un, c'était en 1975, avec Frans. Il m'a alors dit : « Tu vas écrire un livre⁴ et faire sortir tout ça ! » C'était un grand monsieur.



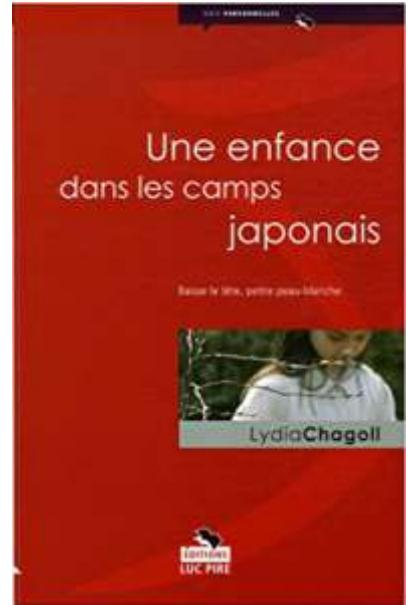


Votre véritable libération, au sens métaphysique du terme, n'est donc arrivée qu'en 1975 ?

Oui, mais le milieu artistique dans lequel j'évoluais était loin de m'y aider. Dans le monde de la danse, « On s'en foutait de la guerre et on ne parlait pas de la guerre, ça ne se faisait pas ! On oublie, on travaille ! » Je faisais des cauchemars, mais je n'en parlais pas parce qu'il n'y avait personne pour m'écouter. Après tout, ce que les Juifs avaient subi en Europe était bien pire ! Moi, j'étais revenue toute bronzée, comme si je m'étais prélassée au soleil. Que j'aie pris le soleil parce que je n'avais pas de toit au-dessus de la tête importait peu. Bien sûr que les hivers sont rudes, mais les moissons sont tout aussi terribles. Vous croyez que c'est agréable d'affronter les pluies sans rien avoir pour se couvrir, et de vivre dans une baraque avec de grandes fenêtres, mais aucune vitre ! D'être mouillé en permanence pendant trois mois complets ? Ce que j'ose vous dire aujourd'hui, je ne l'ai jamais dit à personne. Quand on me disait : « Ce qui s'est passé en Europe est bien plus tragique », je répondais : « OK ». Pas la peine d'aller plus loin. Évidemment que c'est tragique : tous les Juifs ont été exterminés ! Mais moi aussi j'ai perdu ma famille : je n'ai retrouvé que ma tante et son fils. À l'époque, les familles comptaient six à sept enfants, qui se mariaient et avaient à leur tour des enfants... J'avais une grande famille, et il n'en reste rien !

Aux Pays-Bas, nous avons des pavés de mémoire, comme en Belgique. J'ai retrouvé l'adresse de

Une enfance dans les camps japonais :
Baisse la tête, petite peau-blanche
Broché – 7 décembre 2006



ma grand-mère et de mon grand-père. J'ai même vu la petite boutique sur internet, et j'aimerais vraiment faire graver un *Stolperstein*. Mais bon, ce n'est pas si simple. Voilà des mois que j'essaie.

Aviez-vous entendu parler de la Shoah en Europe pendant votre captivité ?

Pas du tout ! Nous ne savions rien. Mes parents l'ont appris à Singapour, et ils ne nous ont rien dit, à ma sœur et moi. Nous n'étions pas au courant. Nous avons tout découvert après notre retour aux Pays-Bas. Mais nos parents n'étaient plus là pour nous aider. Annie et moi avons dû assembler les pièces du puzzle par nous-mêmes, parce que notre tante avait d'autres préoccupations : son fils allait être envoyé dans les Indes néerlandaises. Elle passait sa journée à courir d'un bureau à l'autre. Ce gamin avait dû se cacher, il avait survécu à la guerre, et on voulait l'envoyer dans les Indes néerlandaises ? Pourquoi ? Aux Pays-Bas, ils avaient résisté, mais toute résistance en Indonésie était intolérable !

Pensez-vous que les Européens ont tendance à oublier ce qu'il s'est passé entre le 8 mai – la fin de la guerre en Europe – et le 2 septembre 1945 – la fin officielle de la Seconde Guerre mondiale ?

Tout à fait, et je trouve cela scandaleux ! Je suis tout simplement outrée lorsque j'entends les gens parler de la fin de la Seconde Guerre mondiale sans voir plus loin

que mai 1945. Un jour, alors que j'étais invitée d'honneur au Sénat, j'ai dit à l'organisateur : « Merci de m'avoir invitée, mais je n'ai rien à faire ici : ma guerre à moi s'est terminée le 7 septembre. » Il m'a regardée... « Nous parlons bien de la Seconde Guerre mondiale ? » Je lui ai répondu : « Le monde ne s'arrête pas à l'Europe. » C'est là qu'il a compris : « Oh, vous voulez parler de la Guerre du Pacifique ? » En effet ! L'Amérique a perdu plus de soldats en Asie-Pacifique qu'en Europe, mais à part les Néerlandais, personne ne le sait – à l'exception peut-être des Français, à cause du Vietnam, et des Australiens, des Néo-Zélandais et des Canadiens, parce qu'ils ont eux aussi été emprisonnés au Japon et en Indonésie. Mais en Europe ?

S'ils parlaient de « Seconde Guerre mondiale en Europe », je pourrais l'accepter. Cette guerre-là a réellement pris fin vers le 7 ou le 8 mai. Mais qu'ils arrêtent de parler de « fin de la Seconde Guerre mondiale en mai », car, pour moi, c'était loin d'être terminé ! Si on ferme les yeux sur cette période, alors mon amie qui s'appelait également Lydia, qui avait le même âge que moi et qui est morte au camp de Tangerang, alors cette amie est morte en vain ! (énervée). ■

Entretien par
Frédéric Crahay
Overijse
05/12/2019

(1) *Bersiap* est le nom donné par les Néerlandais à une phase violente et chaotique de la révolution indonésienne après la Seconde Guerre mondiale. En indonésien, « *bersiap* » signifie : « prépare-toi » ou « tiens-toi prêt ». Cette période a commencé en août 1945 et s'est terminée en décembre 1946.

(2) Kusno Sosrodihardjo (1901-1970), mieux connu sous le nom de Soekarno, était le leader de la lutte pour l'indépendance de l'Indonésie face au pouvoir colonial néerlandais. Il fut le premier président du pays de 1945 à 1967. À l'époque de la guerre froide, il entretenait avec le gouvernement néerlandais des rapports fondamentalement conflictuels.

(3) Douglas MacArthur (1880-1964) était un général américain. Chef d'état-major de l'armée américaine dans les années 1930, il joua un rôle prépondérant en tant que commandant en chef des forces américaines en Extrême-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale.

(4) Paru en 1981 sous le titre « *Zes jaren en zes maanden* » et réédité en 1989 sous le titre « *Buigen in de Jappenkampen* », cet ouvrage a été traduit en français sous le titre « Une enfance dans les camps japonais ».

... des Juifs ont été à nouveau internés dans des camps juste après la Seconde Guerre mondiale ?

À la fin du mois d'octobre 1945, un million de personnes (dont 250 000 Juifs) sont internés dans des camps pour déplacés, soit parce qu'ils refusent de retourner dans des pays dirigés par des communistes, soit, comme les Juifs d'Europe de l'Est, parce qu'ils ont renoncé à vivre dans des pays où prospérait l'antisémitisme. Parmi ceux qui retournaient chez eux, beaucoup craignaient pour leur vie. Plusieurs pogroms eurent lieu dans la Pologne d'après-guerre. Le plus sanglant se déroula en 1946 à Kielce, où 42 Juifs, tous survivants de la Shoah, furent massacrés. Ces pogroms provoquèrent un deuxième exode de Juifs polonais vers l'ouest.

De nombreux survivants de la Shoah se dirigèrent vers les territoires libérés par les Alliés occidentaux. Ils furent internés dans des camps ou des centres urbains pour déplacés, baptisés *Displaced Persons Camps* (DP-camps), que les Alliés avaient dressés en Allemagne, Autriche et Italie, à savoir les trois pays alors occupés par les vainqueurs, pour les réfugiés qui attendaient de quitter l'Europe. La plupart des Juifs déplacés se trouvaient en Allemagne, dans la zone occupée au nord par les Britanniques ou au sud par les Américains. Un grand camp pour déplacés fut érigé par



© Bildarchiv Preussischer Kulturbesitz

▲ Réfugiés juifs à bord de l'Exodus en 1947 dans le port de Haïfa. Des soldats britanniques ramènent les passagers en Europe. Photo du 19 juillet 1947.

les Britanniques en juillet 1945, aux environs de l'ancien camp de concentration de Bergen-Belsen, en Allemagne. Plusieurs autres grands camps (Feldafing, Landsberg et Föhrenwald), abritant chacun entre 4 000 et 6 000 personnes, étaient situés dans la zone américaine. À leur apogée en 1947, le nombre de Juifs déplacés est de près de 250 000¹. Ils bénéficieront d'une énorme autonomie interne lors-

que l'Administration des Nations unies pour le secours et la reconstruction (UNRRA) reprendra la gestion de tous les centres et camps de déplacés.

Les Britanniques, qui avaient reçu en 1920 un mandat de la Société des Nations pour administrer la Palestine, limitaient fortement l'immigration juive vers ces contrées pour répondre aux objections arabes. Par ailleurs, de nombreux pays avaient fermé leurs

frontières à l'immigration. La Brigade juive, une unité de l'armée britannique fondée en 1944 et composée de volontaires juifs, collabora avec d'anciens résistants à l'organisation de la *Berihah*, le terme hébreu pour dire « évasion », soit l'exode de 250 000 réfugiés juifs à travers les frontières fermées d'Europe pour rejoindre la côte et tenter d'embarquer sur un bateau à destination de la Palestine. Les Britanniques purent toutefois arraisonner la plupart des navires, comme l'*Exodus*, qu'ils abordèrent en 1947 dans le port de Haïfa, où il avait jeté l'ancre après un voyage de plusieurs jours depuis la France. Les 4 500 survivants de la Shoah qui s'y trouvaient seront envoyés en Allemagne sur des navires britanniques. Plus de 50 000 réfugiés seront toutefois internés dans des camps de

détention britanniques installés sur l'île de Chypre. Mais cette tentative britannique d'utiliser des camps de détention pour effrayer les candidats à l'exil échoua et n'enraya pas le flux de migrants qui essayaient d'entrer en Palestine. Au contraire, l'internement (d'autant plus en Allemagne pour certains) de réfugiés juifs, dont de nombreux survivants de la Shoah, retourna l'opinion mondiale contre la politique britannique en Palestine. Le rapport de la commission d'enquête anglo-américaine de janvier 1946 incita le président américain Harry Truman à faire pression sur la Grande-Bretagne pour autoriser 100 000 réfugiés juifs à se rendre en Palestine. Lorsque la crise s'aggrava, le gouvernement britannique décida de soumettre la question palestinienne aux Nations unies. Lors d'une séance spé-

ciale, le 29 novembre 1947, son Assemblée générale votera pour la division de la Palestine en deux nouveaux États, un juif et un arabe, une recommandation acceptée par les dirigeants juifs, mais rejetée par les Arabes. Après le retrait des forces armées britanniques de Palestine au début du mois d'avril 1948, les leaders sionistes créèrent un État moderne. ■

Frédéric Crahay
Directeur
ASBL Mémoire d'Auschwitz

(1) chiffres de l'USHMM.

Des déplacés juifs à Bergen-Belsen signent les documents qui leur permettront de se rendre en Palestine.
Photo de 1947.



AUSCHWITZ

Lieu de pèlerinage du martyrologue polonais

Après le départ des Soviétiques, le camp d'Auschwitz est livré à lui-même et menacé de disparition en raison des pillages. Les baraques en bois de Birkenau sont démontées et réutilisées par les Polonais pour se chauffer tandis que des pillers fouillent la terre pour tenter de trouver des objets de valeur. Pour protéger le site, une dizaine d'anciens prisonniers politiques polonais sont restés sur place. Ils ont nettoyé les lieux, transformé les baraquements en appartements, cultivent de quoi se nourrir et élèvent des moutons. Ils veulent sauvegarder le site et le faire reconnaître comme lieu du martyrologue polonais. Ils ont ainsi aménagé un mausolée et bricolé un premier musée composé principalement des objets des victimes juives (vêtements, prothèses, cheveux...). Pour protéger le site, ils organisent un service d'ordre, ce qui provoque de nombreux heurts avec les pillers. Suite au décès de l'un d'entre eux lors d'un affrontement, les autorités polonaises décident de placer le camp sous sa responsabilité.

La cérémonie d'ouverture du musée.
Le premier ministre de l'époque,
Józef Cyrankiewicz (ancien prisonnier
du KL Auschwitz), prononce un discours.



C'est ainsi que le 14 juin 1947 a lieu à Auschwitz la première cérémonie qui rassemble 30 000 participants. Les représentants d'associations de prisonniers politiques, mais aussi des groupements de syndicats arborent drapeaux et bannières et assistent au discours du premier ministre polonais, Józef Cyrankiewicz, lui-même ancien prisonnier d'Auschwitz. Deux semaines après cette cérémonie, le 2 juillet 1947, le Parlement polonais, vote la loi qui fait du musée d'Auschwitz un musée d'État. Il a pour vocation la conservation du site en tant que « monument du martyrologue et de la lutte du peuple polonais et des autres peuples » et occulte – pour plusieurs décennies – le génocide des Juifs.

L'entrée du musée depuis la rue Więźniów Oświęcimia.



© Statemuseum Auschwitz-Birkenau

Gardes de l'ancien musée d'État à Oświęcim se tenant devant les ruines du crématoire et de la chambre à gaz (Krematorium II - 1948).



© Statemuseum Auschwitz-Birkenau

Le périmètre du musée comprend Auschwitz I qui devient le musée proprement dit et une grande partie de Birkenau. Mais le reste de Birkenau, Auschwitz III-Monowitz et tous les commandos avoisinants (usines, mines, serres de Raisko, bâtiments de *l'Union Werke*...) ne sont pas intégrés au musée. L'essentiel du musée est concentré sur les lieux où des Polonais ont péri tandis que Birkenau est laissé à l'abandon. Le musée est mis au service du gouverne-

ment auquel il donne une légitimité. Lieu de pèlerinage à la mémoire des martyrs de la nation, on y exalte la lutte des patriotes polonais qui y ont été détenus : résistants, élites, religieux. Parmi ceux-ci, Maximilien Kolbe, un frère franciscain qui mourut en martyr de la chrétienté et dont la mémoire est immédiatement honorée. Sa cellule, éclairée par de gigantesques cierges, mais également le « mur de la mort » entre les blocs dix et onze sont les lieux où se recueillent

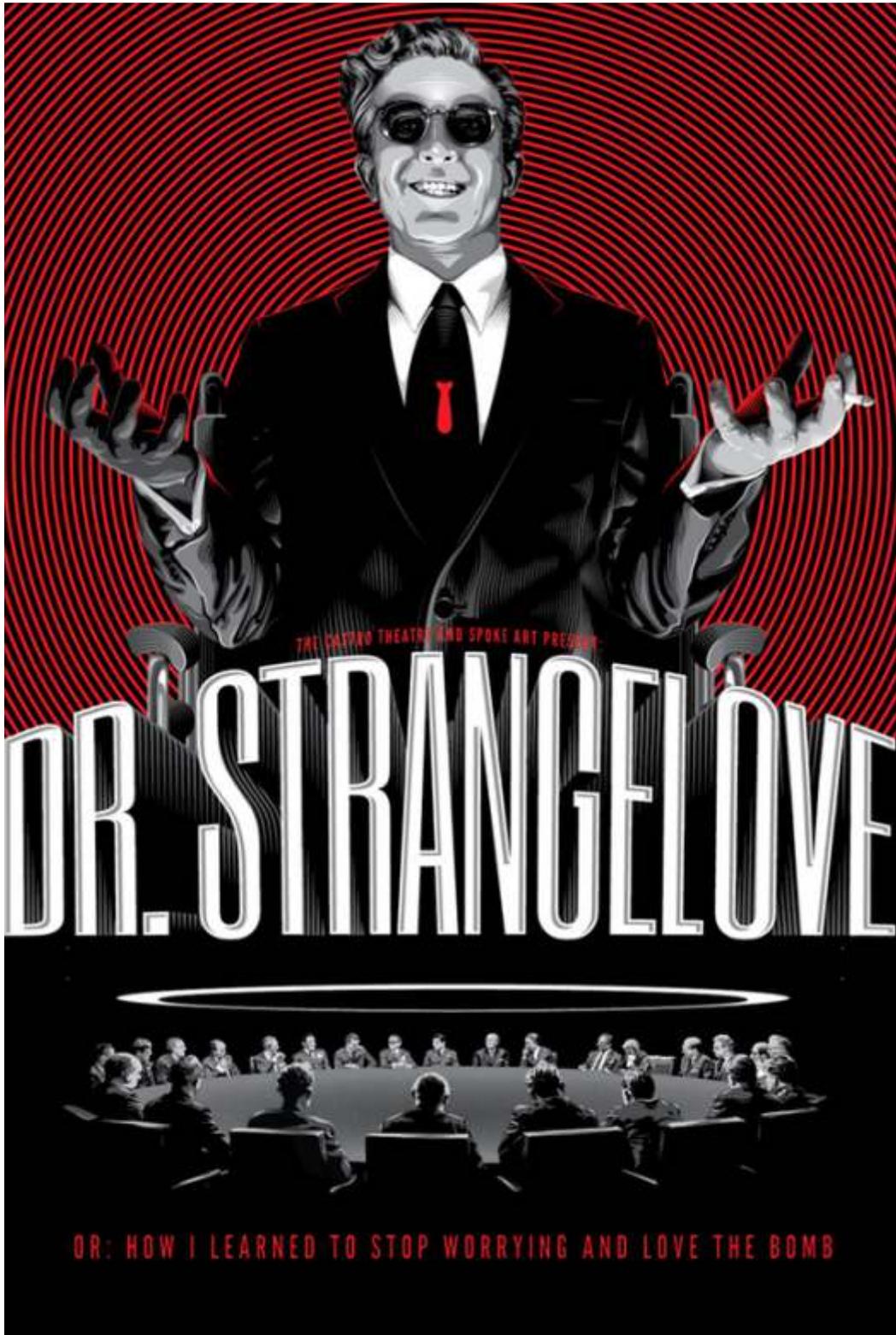
les Polonais.

À cette première vision nationaliste et catholique du camp se greffera par la suite une vision antifasciste et internationaliste imposée par les Soviétiques pour qui ce sont des résistants au fascisme de toutes nationalités qui sont morts à Auschwitz. ■

Sarah Timperman
Archiviste
ASBL Mémoire d'Auschwitz

Dans cette rubrique vous trouverez des images, des textes, des liens Internet, sans commentaire. Envoyez-nous vos impressions critiques sur cette page à l'adresse georges.boschloos@auschwitz.be et voyez votre contribution publiée sur notre site www.auschwitz.be

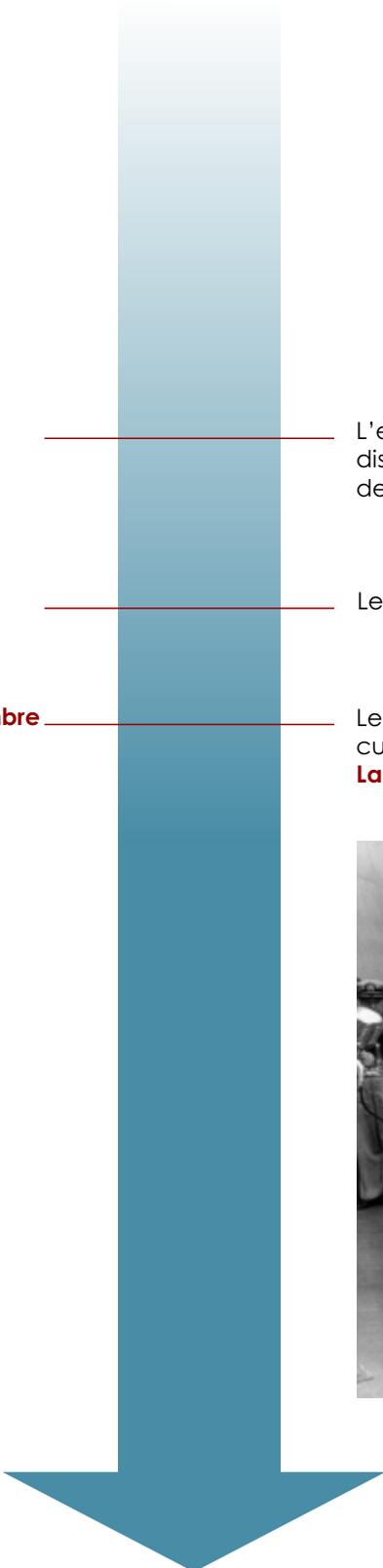
NO COMMENT



LIBÉRATIONS DANS LE RESTE DU MONDE

Chronologie du 8 mai au 2 septembre 1945

- 8 mai 1945** — Après plus de 5 ans de combats, les canons se taisent dans une Europe ravagée. L'Allemagne se rend, la guerre est terminée pour l'Europe.
- 23 mai** — Le gouvernement de l'amiral Donitz, désigné par Hitler, dans son testament, comme son successeur et président du Reich, est arrêté à Flensburg. Plusieurs de ses membres, ainsi que d'autres leaders nazis, seront jugés pour crimes de guerre pendant les procès de Nuremberg.
- 22 juin** — L'île japonaise d'Okinawa tombe après une bataille de 82 jours. 49 151 soldats américains et 190 000 Japonais, militaires et civils, perdent la vie.
- 26 juin** — Signature de la charte des Nations Unies à San Francisco.
- 16 juillet** — Première explosion réussie d'une bombe atomique (essai baptisé « Trinity ») dans le désert du Nouveau-Mexique.
- 26 juillet** — Lors de la conférence de Postdam (voir la rubrique « Réflexion » du *Traces* n° 36), les Alliés exigent la reddition totale du Japon, que ce dernier refusera deux jours plus tard.
- 6 août** — Le bombardier *Enola Gay* largue la bombe atomique « Little Boy » à 9 h 30 sur Hiroshima.
- 8 août** — L'URSS déclare la guerre au Japon. L'île de Sakhaline et les Kouriles sont occupées, tandis que la Mandchourie, sur le continent chinois, est envahie.
- 9 août** — Le bombardier *Bockscar* largue la deuxième bombe atomique, baptisée « Fat Man », sur Nagasaki.



15 août

L'empereur Hirohito annonce la reddition du Japon à la radio. Dans son discours, il appelle à cesser les combats. C'est la capitulation officielle de l'Empire du Japon.

28 août

Les Alliés occupent le Japon. L'occupation se poursuivra jusqu'en 1952.

**2 septembre
1945**

Le Japon signe sa reddition définitive dans la baie de Tokyo, à bord du cuirassé Missouri, en présence du général McArthur.

La Seconde Guerre mondiale est terminée.



© Naval Historical Center Foto # SC 213700 via Wikimedia Commons

2 septembre 1945. Le ministre japonais des Affaires étrangères, Mamoru Shigemitsu, signe la reddition totale à bord du USS Missouri au nom du gouvernement japonais. Le lieutenant général Richard K. Sutherland observe l'événement de l'autre côté de la table.

NOUVELLES LIGNES DÉMOGRAPHIQUES DANS LE MONDE

Déplacements de populations et conséquences démographiques de la Seconde Guerre mondiale

L'événement central du 20^e siècle, la Seconde Guerre mondiale, a heurté la planète. La guerre la plus meurtrière de l'histoire de l'humanité a provoqué des pertes effarantes en vies humaines. Du 1^{er} septembre 1939 à la reddition formelle du Japon le 2 septembre 1945, 27 300 personnes sont tuées en moyenne chaque jour. Le nombre de victimes de la Seconde Guerre, civiles et militaires, pourrait dépasser 60 millions de morts, soit 3 % de la population mondiale en 1940. Rétrospectivement, il est pratiquement impossible de saisir l'ampleur réellement considérable de ce conflit. La guerre a dévasté d'immenses zones d'Europe, d'Asie orientale, du Pacifique et du nord de l'Afrique, tandis que chaque partie de la planète en a ressenti les secousses. Des champs sont devenus incultivables, des centres industriels sont en ruine. Mais cette guerre a également fortement influencé la société : le monde d'après grouillait d'opportunités, même si elles étaient traversées d'ondes invisibles d'angoisse et de régression.

Déplacements forcés de populations

Les déplacements de populations à la fin de la guerre sont divisés en trois vagues, qui se chevauchent partiellement. La première concerne la fuite spontanée ou l'évacuation plus ou moins organisée des groupes effrayés par la marche en avant de l'Armée rouge, du milieu de l'année 1944 au début de 1945. La deuxième phase correspond aux expulsions locales intervenues juste après la défaite de la *Wehrmacht*. Des expulsions plus systématiques sont organisées après les accords de Potsdam, signés le 2 août 1945 par Joseph Staline, Clement Attlee et Harry S. Truman, afin d'éviter à l'avenir toute revendication territoriale allemande sur ses voisins de l'est. Ces déplacements de population ont déjà été commentés dans la rubrique « Approfondi » du *Traces* n° 36.

Les survivants de la Shoah, dont les Juifs polonais, roumains, bulgares et tchécoslovaques, émigrent en Israël jusque dans les années 1960 en profitant de la « Law of Return », ou *aliyah*, qui forme la base de la construction de l'État et qui octroie la nationalité israélienne à toute personne juive souhaitant retourner sur la terre de ses ancêtres. C'est ainsi qu'entre 1948 et 1951, 320 000 Juifs européens, principalement des citadins, s'installent en Israël. Une conséquence importante de la Seconde Guerre mondiale est que la zone géographique de la Pologne, de l'Allemagne et de la Lituanie cesse d'être le cœur de la culture juive au profit des États-Unis et d'Israël, qui obtient son indépendance lorsque les Britanniques se retirent du pays en 1948. Quand la guerre prend fin en mai 1945, des millions de citoyens soviétiques sont rapatriés en URSS,

contre leur gré. Le 11 février 1945, à la clôture de la conférence de Yalta, les États-Unis et le Royaume-Uni signent une convention de rapatriement avec l'URSS, dont l'interprétation conduit au retour forcé de tous les citoyens soviétiques, indépendamment de leur volonté. Les autorités civiles britanniques et américaines ordonnent à leurs forces armées stationnées en Europe de déporter des millions d'anciens habitants de l'Union soviétique (dont certains ont collaboré avec les Allemands) vers l'URSS, parmi lesquels certains avaient fui le pays et acquis une autre nationalité bien des années auparavant.

Ce rapatriement forcé se déroulera de 1945 à 1947. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, plus de 5 millions « d'expatriés » de l'Union soviétique survivent en captivité en Allemagne. On compte environ 3 millions de tra-



◀ Schéma montrant les différents déplacements forcés de populations au sein de l'Union soviétique après la guerre.

© Pavel Polian, *Against Their Will: The History and Geography of Forced Migrations in the USSR*, Budapest, Central European University Press, 2004.

vailleurs forcés (*Ostarbeiter*) en Allemagne et dans les territoires occupés. Staline fait aussi exécuter une série de déportations à grande échelle à l'intérieur même des frontières de l'Union soviétique, qui ont profondément modifié la carte ethnique du pays : c'est ainsi que 1,9 million de personnes sont déportées en Sibérie et dans les républiques d'Asie centrale. Les motifs avancés offi-

ciellement pour justifier ces actions sont le séparatisme, la résistance à l'hégémonie soviétique et la collaboration avec les Allemands, mais un facteur sous-jacent est l'ambition d'épurer ethniquement certaines régions, notamment dans le cas des Tatars de Crimée. 400 000 personnes sont déportées de l'est de la Pologne, qui vient à peine d'être reconquis. La même opération est

organisée dans les républiques baltes (Lettonie, Lituanie et Estonie), qui avaient profité d'une courte période d'indépendance dans l'entre-deux-guerres. Les déportés succombent en grands nombres pendant ces mouvements. On estime que 60 % des déportés baltes et près de la moitié des Tatars de Crimée sont morts de faim dans les dix-huit mois qui suivirent leur exil. Au total,

40 % des déportés auraient perdu la vie¹. L'objectif de Staline est de russifier durablement les régions (re) conquises à l'ouest de l'Union soviétique et de réprimer tout nationalisme local, une politique qui se poursuivra jusqu'à sa mort en mars 1953.

Une autre facette de l'histoire survenue à la fin de la Seconde Guerre mondiale est l'aspiration de certains peuples à la décolonisation. Sous l'occupation japonaise, la propagande de Tokyo avait chauffé à blanc les esprits des populations indigènes contre les colonisateurs européens. Une première phase touche la Corée, les Indes néerlandaises (Indonésie) et l'Indochine française (Viêt-nam, Laos et Cambodge). La Corée est libérée de l'occupation japonaise, en cours depuis 35 ans, par l'Union soviétique au nord et par les États-Unis au sud, une situation qui conduira finalement à la guerre de Corée (voir la fiche pédagogique de ce numéro). Les deux puissances coloniales européennes ont trop souffert sous l'occupation allemande pour continuer à diriger leurs colonies d'une main de fer. Le 17 août 1945, Soekarno, le leader indonésien, déclare l'indépendance de l'archipel, qui ne sera reconnue par les Pays-Bas qu'en 1949. La France tient plus long-

Le drapeau néerlandais est abaissé en Indonésie.
Affiche de propagande de 1946 visant à mobiliser l'opinion publique des Pays-Bas pour maintenir la colonie.





temps, mais elle devra finalement reconnaître l'indépendance du Viêtnam en 1954, l'année même où les États-Unis tenteront d'imposer leur influence dans la région afin d'endiguer la progression du communisme.

Conséquences démographiques et sociales

Lorsque des personnes commencent à émigrer en Europe en provenance des pays postcoloniaux, le modèle de migration de l'époque coloniale s'inverse, transformant progressivement l'Europe en société multiculturelle. Cette mutation entraîne de grands changements sociaux et démographiques dans les pays du vieux continent qui ressentent les effets de la progression du multiculturalisme. Parallèlement, au milieu du siècle, certaines barrières strictes issues du *National Quota Act* de 1924, qui règlent l'immigration aux États-Unis et avaient empêché l'arrivée de nombreux Juifs européens avant la Seconde Guerre mondiale, sont allégées. Néanmoins, la nouvelle vague de migration vers les États-Unis ne vient pas d'Europe, mais principalement d'Amérique latine et d'Asie.

D'autre part, les séquelles de la Seconde Guerre mondiale aident à modifier les structures de classes et

contribuent à l'émergence d'une classe moyenne active. Dans bien des cas, les ravages de la guerre incitent les autorités à prendre de plus grandes initiatives dans la période immédiate d'après-guerre. Outre les plans de reconstruction soutenus par les pouvoirs publics, toutes sortes d'autres réformes libérales voient le jour. Souvent, la croissance de l'État-providence entraîne une hausse des salaires et un plus grand nivellement des classes sociales. Sans pour autant opter pour le communisme, de nombreux pays européens vont embrasser une politique plus à gauche. En Grande-Bretagne, par exemple, les soins de santé sont nationalisés en 1948 sous l'appellation *National Health Service*. Dans le prolongement de la Seconde Guerre mondiale, ces formes de socialisme étaient courantes dans l'ensemble de l'Europe.

La Seconde Guerre mondiale a également modifié à l'échelle mondiale la répartition des rôles entre les hommes et les femmes. Tout comme aux États-Unis, de nombreuses femmes européennes se sont emparées d'emplois dans la production de guerre pendant que les hommes se battaient. Si certaines retournent à leur ménage et à leurs fourneaux après la guerre, d'autres désirent

de plus en plus d'indépendance et choisissent plus souvent de travailler à l'extérieur. Simultanément, l'Europe dans son ensemble connaît un « babyboom » entre 1945 et 1955. Alors que la paix est désormais garantie et que les hommes sont rentrés à la maison, de nombreux jeunes couples décident de s'installer et de fonder une famille. Les deux guerres mondiales ont eu un effet dévastateur sur la population européenne et les citoyens de nombreux pays se sentent pratiquement obligés d'avoir des enfants².



Frédéric Crahay
Directeur
ASBL Mémoire d'Auschwitz

(1) Pavel Polian, *Against Their Will: The History and Geography of Forced Migrations in the USSR*, Budapest, Central European University Press, 2004.

(2) Nate Sullivan, *Societal & Demographic Changes in Europe after World War II*. Study.com, 3 mars 2018, study.com/academy/lesson/societal-demographic-changes-in-europe-after-world-war-ii.html

Le 15 août 1945, après deux attaques nucléaires, l'empereur Showa annonce la reddition inconditionnelle du Japon.



© TDR

La démonstration de force ultime

LES BOMBES ATOMIQUES AMÉRICAINES SUR LE JAPON

En 1939, des chercheurs américains lancent le projet Manhattan, dont l'objectif est de mettre au point une bombe douée d'une force d'explosion encore jamais vue. Pour ce faire, ils utilisent du combustible nucléaire. Plusieurs d'entre eux, dont le prix Nobel de la paix juif exilé en Amérique, Albert Einstein, écrivent au président américain Franklin Roosevelt pour l'avertir que le dictateur nazi Adolf Hitler pourrait fabriquer une bombe lui permettant de rayer d'un seul coup des villes entières de la carte.

Lorsque, six ans plus tard, soit le 8 mai 1945, Hitler est vaincu et que le conflit prend fin en Europe, la guerre fait toujours rage en Extrême-Orient. Aucune bombe atomique n'a été utilisée contre l'Allemagne nazie ; à l'époque, les Américains ne disposaient même pas encore d'un prototype. La situation militaire face au Japon a tourné à l'avantage de l'armée américaine à l'été 1945 : l'arme convoitée depuis longtemps n'est alors plus une fiction. Les Américains disposent désormais d'une bombe atomique.

Lorsque l'Allemagne nazie est vaincue au printemps 1945, l'armée américaine est libérée d'une grande menace. Pour de nombreux savants, il n'est plus nécessaire de poursuivre le développement d'une bombe atomique : Hitler a en effet disparu de la scène. Toutefois, les États-Unis se battent encore contre le puissant Empire du Japon. D'avril à juin 1945 se déroule la bataille d'Okinawa, un désastre pour les Américains, dont de nombreux soldats sont tombés. Le président américain Truman décide lors de la conférence de Postdam (voir la rubrique « Réflexion » dans le Traces n° 36) d'épargner désor-

mais ses soldats et d'écourter cette guerre atroce. Il en conclut qu'il convient de poursuivre la mise au point d'une arme atomique. Staline, également impliqué dans ce conflit, acquiesce. Lui aussi ne souhaite plus subir de nouvelles pertes.

Le 16 juillet a lieu le premier essai réussi d'une explosion. Les Américains disposent désormais d'une arme de destruction massive. Lorsque le Japon, en raison de plusieurs imprécisions linguistiques, rejette les exigences américaines d'une reddition inconditionnelle posées lors de cette même conférence de Postdam, la décision est prise de le mettre à genoux en

usant d'une brutalité extrême. La seule question qui reste est de déterminer le lieu de largage de la ou des premières bombes.

Little Boy et Fat Man : la destruction du Japon

Truman opte pour une cible tactique militaire. Il jette son dévolu sur la ville portuaire d'Hiroshima, un centre industriel et militaire important pour les Japonais, où vivent près de 250 000 personnes.

Le 6 août 1945, soit quelques jours après la fin de la conférence de Postdam où le président américain a posé un ultimatum au Japon, l'USAAF (l'armée de l'air américaine) largue la première

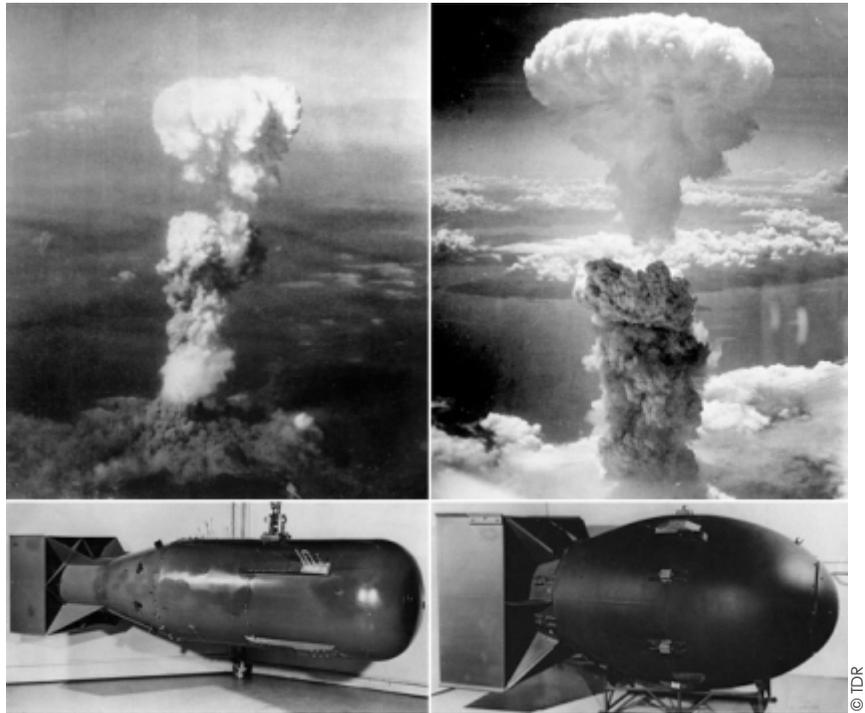
Les plans de vols des bombardiers
Enola Gay et *Bockscar*.



bombe atomique, baptisée *Little Boy*. D'une puissance de 15 kilotonnes (15 millions de kilos) de TNT, elle explose à 8 h 15. 78 000 personnes sont tuées instantanément par la pression gigantesque et la chaleur libérée. Les jours suivants, plusieurs milliers de personnes décèdent encore de la maladie des rayons (*Little Boy* était constituée d'uranium). Les radiocommunications avec Tokyo étant entièrement détruites, la capitale japonaise n'est informée que quelques heures plus tard.

Après l'explosion atomique à Hiroshima, le Japon continue de refuser toute capitulation sans condition ; au contraire, ils en posent certaines, comme maintenir intact le statut impérial. Ces conditions sont toutefois mal accueillies par les Américains ; ils exigent une reddition totale et inconditionnelle. Le président Truman décide alors de larguer une deuxième bombe atomique, mais cette fois sur Nagasaki. Trois jours après la destruction d'Hiroshima par la première bombe atomique de l'histoire, sa petite sœur *Fat Man*, fabriquée avec du plutonium, est larguée sur Nagasaki. À cause des

© TDR



▲ Hiroshima - Little Boy

▲ Nagasaki - Fat Man

© TDR

mauvaises conditions météorologiques et d'une mauvaise visibilité, le pilote manque la cible prévue et la bombe de 21 kilotonnes de TNT explose hors du centre-ville. Malgré tout, près de 39 000 personnes meurent sur le coup et 25 000 sont blessées. En à peine quelques semaines, 250 000 Japonais, principalement des civils, sont tués soit immédiatement par les explosions, soit un peu plus tard à cause de la maladie des rayons. Des centaines de milliers d'autres décéderont ultérieurement de leur exposition aux rayons. Longtemps encore après la Seconde Guerre mondiale, de nombreux Japonais continueront à mourir du cancer et les femmes du pays du Soleil-Levant subiront des fausses couches ou mettront au monde des bébés atteints de malformations.

La violence atomique : nécessité militaire ou avertissement opportun ?

Le 12 août, moins d'une semaine après l'explosion des deux bombes atomiques, l'empereur japonais Showa (Hirohito) décide de se rendre sans conditions. La signature de la reddition sur l'USS Missouri le 2 septembre 1945 confirme la capitulation officielle et la fin d'un conflit mondial long de six ans, la Seconde Guerre mondiale. Les pays asiatiques occupés par le Japon (certains depuis les années 1930) sont libérés et exigent (de récupérer) leur indépendance.

En prenant une certaine distance « historico-scientifique », on peut se demander si le largage de deux bombes atomiques sur un Empire du Japon pratiquement effondré (du moins militairement parlant) était nécessaire. Les bombes atomiques ont-elles été lâchées sur le Japon pour précipiter la fin de la guerre, ou cette opération cachait-elle un autre objectif ? Vu la différence idéologique qui sépa-

rait les États-Unis et l'URSS, il se pourrait que les Américains aient voulu montrer aux Soviétiques leur force et leur arsenal étourdissant, et ainsi exposer la menace à laquelle ils pourraient faire face en cas de conflits futurs !

La bombe atomique fut l'atout ultime des Américains contre les Japonais... et les Soviétiques. ■

Johan Puttemans
 Coordinateur pédagogique
 ASBL Mémoire d'Auschwitz

Réflexions éthiques :

- La fin (la guerre) justifie-t-elle les moyens ?
- Une guerre peut-elle être juste ?
- Qu'est-ce qu'une guerre proportionnelle ?

NOUVELLES LIGNES GÉOGRAPHIQUES DANS LE MONDE

La libération de la Chine, la voie ouverte au dictateur Mao Zedong

L'Empire chinois tombe à la veille de la Première Guerre mondiale. En 1911, le (dernier) empereur est destitué. Un an plus tard, la République de Chine est proclamée. Ce changement de régime ne signifie pas pour autant le début d'une ère de paix et d'harmonie nationales. De nombreux conflits, au cours desquels les militaires s'arrogent le pouvoir, génèrent une période de troubles. Finalement, les grands bonzes militaires sont réprimés, ce qui débouche sur une guerre civile opposant communistes et nationalistes. Lorsque le Japon envahit la Chine en 1937, les deux grandes parties au conflit chinois décident de suspendre la guerre (civile) qui fait rage ; désormais, ils doivent lutter conjointement contre un ennemi commun : le puissant et destructeur Empire du Soleil levant.

Le « Viol de Nankin » reste jusqu'à ce jour un sujet très sensible entre la Chine et le Japon.

La Seconde Guerre sino-japonaise

L'Empire du Japon, de nature très nationaliste et expansionniste, lorgne sur ses voisins pendant l'entre-deux-guerres. En 1937, son armée traverse la mer du Japon et débarque en Mandchourie. Cet acte d'agression signe le début de la Seconde Guerre sino-japonaise, un conflit qui s'inscrit dans la Seconde Guerre mondiale en Extrême-Orient. Depuis la Mandchourie, où s'étaient déjà affrontées par le passé les grandes puissances que sont le Japon, la Chine et la Russie, l'armée japonaise marche sur Pékin et le reste de la Chine. De grandes parts de la Chine orientale tomberont sous l'occupation et la domination japonaise. Par leur attaque dès 1937, les Japonais obligeront les communistes et les nationalistes chinois (en guerre depuis 1928) à respecter un cessez-le-feu (temporaire).



© TDR

L'agressivité du Japon

Avide de conquêtes, le Japon se montre particulièrement agressif et applique la « politique du trois-en-un ». Les soldats japonais pillent, assassinent des citoyens et brûlent tout sur leur passage. Les femmes sont également violées, parfois massivement. Jusqu'à au-

jourd'hui, cette période est commémorée comme le « viol de Nankin » et reste une question très sensible. Vu les nombreuses pertes subies, l'armée chinoise doit se retirer, laissant ainsi le champ libre à l'opresseur japonais pour fonder l'État (vassal) sino-japonais. Cet État « autonome » installé sur le continent chinois, avec Nankin



La guerre de Corée en bref :

Arrivant du nord, les Soviétiques libèrent en 1945 la péninsule coréenne de la domination japonaise. Les États-Unis n'entreront dans la danse que plus tard, en venant du sud. Les Soviétiques communistes soutiennent Kim Il-sung, un marxiste coréen, qui ambitionne de devenir président du pays. Les États-Unis, en revanche, soutiennent Syngman Rhee, qui dirige dans le sud un régime anticommuniste corrompu. Le 25 juin 1950, les troupes communistes envahissent le sud de la Corée. L'URSS et la Chine appuient le nord communiste, tandis que les États-Unis apportent leur soutien au sud (avec un mandat de l'ONU). Beaucoup craignent une Troisième Guerre mondiale, mais après plusieurs retournements de situation, les armées cessent les hostilités le 27 juillet 1953. Aucun traité de paix n'a été signé à ce jour et les deux régimes (communiste au nord et capitaliste au sud) se développent dans une hostilité réciproque permanente. Lorsque le soutien chinois décroît et que l'URSS disparaît au début des années 1990, le régime nord-coréen décide de lancer un programme d'armement nucléaire pour assurer sa survie. Le 9 octobre 2006, la Corée du Nord réalise son premier test nucléaire réussi.

pour capitale, est dirigé par un gouvernement chinois, pro-japonais et collaborateur.

L'aide extérieure fournie par les Américains (et les Russes dans une moindre mesure) ne viendra qu'après l'attaque japonaise contre la base de Pearl Harbor en décembre 1941. L'armée américaine fournit principalement une aide militaro-logistique en envoyant des armes aux forces chinoises. Une véritable offensive chinoise contre l'hégémonie japonaise ne surviendra qu'après la reddition de l'Empereur Showa (Hirohito) au cours de l'été 1945.

Mao Zedong prend l'ascendant

Bien que la Chine soit officiellement libérée en 1945, on peut difficilement parler d'une période de paix d'après-guerre. La Seconde Guerre mondiale a coûté la vie à plus de 15 millions de personnes en Chine, et pourtant, elle ne débouche pas sur des temps meilleurs, la guerre civile opposant communistes et nationalistes, suspendue en 1937 lors de l'invasion japonaise, reprenant de plus belle juste après. Après une série de défaites, les communistes chinois commencent tout douce-

ment à prendre le dessus et, en 1949, le leader communiste Mao Zedong obtient la victoire sur les nationalistes. Mao proclame la République populaire de Chine, qu'il dirigera jusqu'à sa mort en 1976. Malgré l'expulsion de l'occupant impérial, le goût de la libération sera de courte durée pour des millions de personnes. ■

Johan Puttemans
 Coordinateur pédagogique
 ASBL Mémoire d'Auschwitz

Nom et prénom

Classe / Cours

Réponds aux questions suivantes, en classe ou à la maison, en t'aidant d'internet :

Bien que les combats aient cessé depuis 1953, les deux Corée sont toujours officiellement en guerre en 2020. Prends ton atlas d'histoire et dresse une liste des conflits qui ont duré plus de 10 ans.

Sur Google, cherche des informations sur la rencontre entre Donald Trump (États-Unis) et Kim Jong-un (Corée du Nord) le 12 juin 2018. Quel en fut le résultat concret ? Énumère les conclusions.

Compare le régime communiste de Chine à celui de la Corée du Nord. Énumère les similitudes et les différences.

Remarques de l'enseignant/e

TRACES DE MÉMOIREest une publication trimestrielle de
l'ASBL Mémoire d'Auschwitzwww.auschwitz.be

LES OUBLIÉS DE LA GUERRE

Paul De Keulenaer

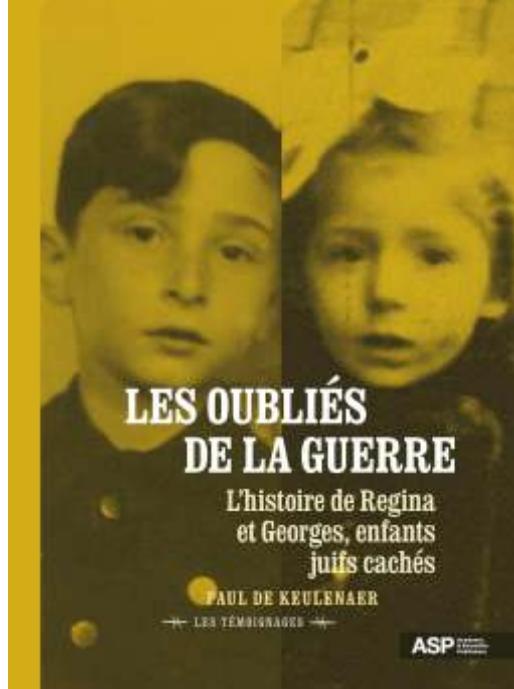
L'histoire de Regina et Georges vient d'être traduite en Français...

À la veille de la Seconde Guerre Mondiale on estime le nombre de Juifs vivant en Belgique à 70 000. Entre 1942 et 1944, beaucoup d'entre eux ont été déportés en 28 convois depuis le SS-Sammellager Mecheln (la caserne Dossin). Cependant, grâce à l'aide d'organisations et de particuliers, d'autres ont pu entrer dans la clandestinité et échapper à leur terrible destin.

Les oubliés de la guerre est l'histoire de Regina Sluszny et Georges Suchowolski (plus tard devenu le mari de Regina), deux de ces enfants juifs cachés auxquels on n'a guère porté d'attention pendant des années : ils avaient survécu, ils avaient eu de la « chance » par rapport à ceux qui sont morts dans les camps de concentration et d'extermination. Ce n'est qu'en 1991, avec la création du premier Ras-

Regina Sluszny est née en 1939 à Anvers dans une famille juive orthodoxe. Enfant cachée (de 1942 à 1945), elle a survécu à la Shoah. Après la guerre, elle est retournée vivre avec ses parents tout en conservant un lien solide avec sa « famille adoptive ». Après une vie réussie dans le monde des affaires, Regina a commencé à témoigner devant petits et grands. Aujourd'hui présidente du Forum juif, elle est également vice-présidente de l'organisation « L'Enfant caché ».

Lisez « Chacun est libre de choisir le bien – Entretien avec Regina Sluszny » dans *Traces de Mémoire* n° 23 (Mars 2017).



semblement international d'enfants cachés pendant la Seconde Guerre Mondiale (New York), que les enfants oubliés de l'époque ont progressivement obtenu une voix, un visage et un forum public qui leur ont permis de commencer à faire face à leurs traumatismes.

Pendant de longues années, Regina et Georges, eux aussi, sont restés dans un silence laborieux, qu'ils ont traité douloureusement afin de sortir leur histoire et - enfin - retrouver une identité perdue.

Les oubliés de la guerre est le fruit de nombreuses rencontres, conversations et réflexions, d'un dialogue avec l'auteur qui, avec une grande empathie, s'est plongé dans un passé qui a parfois difficilement livré ses secrets.

LES OUBLIÉS DE LA GUERRE

Paul De Keulenaer

ISBN: 9789057189531

280 p.

27,50 €

VERGETEN OORLOGSKINDEREN

De Nederlandstalige versie is eveneens verkrijgbaar

info@auschwitz.be

POUR UNE PRISE DE CONTACT

ASBL Mémoire d'Auschwitz -
Fondation Auschwitz
Rue aux Laines, 17 bte 50 - 1000 Bruxelles

Tél : 02 512 79 98
Fax : 02 512 58 84

info@auschwitz.be
www.auschwitz.be

Directeur de la publication : Henri Goldberg
Rédacteurs en chef : Frédéric Crahay, Johan Puttemans
Secrétaire de rédaction : Georges Boschloos
Comité de rédaction : Thierry De Win, Yves Monin, Jean Cardoen, Yannik van Praag
Traductions vers le Français : Ludovic Pierard
Graphiste : Georges Boschloos
Imprimeur : EVM Print

Publication réalisée grâce au soutien de

